



SOPHIE BOURGAULT ET JULIE PERREAU (DIR.)

Le care. Éthique féministe actuelle

Montréal, Remue-ménage, 2015, 280 p., 25,85 \$.

Nouvelle vague du care

Ce « premier ouvrage faisant le point sur la question au Québec » paraît nécessaire alors que c'est déjà une « seconde génération de théoriciennes du care » qui émerge. Il explique et envisage ce courant de la philosophie morale et politique qui, né aux États-Unis il y a trente ans, conquiert aujourd'hui son actualité dans le monde francophone.

Dirigé par deux spécialistes d'études politiques et signé en outre par des philosophes et sociologues, *Le care* propose une réflexion d'une grande pertinence sur cette notion intraduisible qui a peu à peu gagné la pensée francophone. Le *care* a cette particularité de désigner le domaine du soin sans se limiter à cette sphère relativement étroite de la santé. En tant que substantif, il a ce mérite de pouvoir subsumer un spectre d'activités pratiques et d'actions morales dans la désignation desquelles il entre en tant que verbe : *to care*, se préoccuper, considérer comme important, se soucier moralement de quelqu'un ; *to care for*, prendre physiquement soin des besoins élémentaires d'un être vivant ; *to take care of*, s'occuper matériellement, financièrement ou administrativement d'une personne ou d'une situation (voire la régler définitivement). Si les expressions françaises *prendre soin de*, *avoir soin de* et *soigner* en sont à peu près les équivalents, le nom de « soin » amène aussitôt à l'esprit la sphère médicale et paramédicale, *a fortiori* les soins apportés par toute autre personne que la ou le médecin : c'est-à-dire ces tâches d'entretien d'hygiène et de la santé indispensables et considérées pourtant comme subalternes, ou assurées par des personnes considérées elles-mêmes comme subalternes. Avec le terme de *care*, les directrices de l'ouvrage veulent au contraire revaloriser « l'ensemble des services domestiques, affectifs et sexuels fournis dans un rapport d'interdépendance » (je souligne).

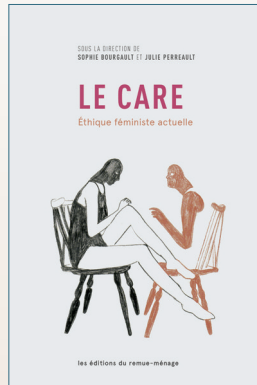
Le « féminisme du care »

Lorsqu'on dit que l'éthique du *care* est féministe, on signifie qu'il est une philosophie dénonçant l'exploitation de minorités politiques, dont les femmes font partie, parmi d'autres catégories fragilisées. Comme le soulignait bien l'ouvrage ayant introduit le *care* en France – il y a déjà dix ans, réédité depuis –, *Le souci des autres. Éthique et politique du care*, sous la direction de Patricia Paperman (qui collabore au présent livre) et Sandra Laugier, les tâches confiées aux femmes ont été historiquement dévaluées, à moins que ce n'ait été parce qu'on les dévaluait que ces tâches étaient confiées aux femmes. Par suite, les travaux de soin apportés aux malades, aux vieillards, aux enfants ou à l'entretien ménager des lieux publics et privés ont été réservés aux femmes, déconsidérés socialement et sous-payés. Aujourd'hui, dans nos sociétés occidentales, cette sphère professionnelle minorisée continue d'être constituée majoritairement de femmes, auxquelles se sont adjoints des hommes de couleur immigrés. Autrement dit, une nouvelle minorité politique. L'enjeu et le combat du *care* est de « transformer les conceptions sociales dominantes » (p. 11) pour replacer ces activités discrètes et vitales au centre de l'éthos social et des décisions politiques, sans

les laisser incomber aux populations les plus fragiles. C'est à ce titre qu'il est féministe — non parce qu'il affirmerait que les femmes sont mieux habilitées à s'acquitter de ces tâches.

Une éthique pluridisciplinaire

C'est pourtant ainsi qu'avait pu être interprétée, y compris par certaines féministes, la réception de la « première vague » du *care*, lors de la publication en 1982 de *In a Different Voice*, de la psychologue Carol Gilligan. C'est pourquoi l'essentiel de l'ouvrage tente de démontrer à quel point les théoriciennes de la « deuxième vague » ont œuvré à le sortir de cette essentialisation (p. 15) au profit de l'observation et de l'analyse d'une corrélation historique entre « travail, précarité, vulnérabilité et injustices de genre » (p. 13). Le *care* dessine ainsi une éthique nécessairement pluridisciplinaire : il dépasse les disciplines pour trouver sa résonance morale dans la critique des fonctionnements institués et son mode d'action sur le terrain social. La deuxième partie en fait ainsi un « outil critique pour repenser le libéralisme » et son système inéquitable de répartition et de reconnaissance des tâches indispensables à la survie et à la croissance de tous, qui contribue à créer et à entériner des inégalités dans une logique d'opposition archaïque entre forts et faibles, visibles et invisibles. La troisième partie retourne aux sources philosophiques du *care*, en offrant des relectures d'auteurs fondamentaux, tels Hannah Arendt, Paul Ricoeur, Edmund Husserl, Emmanuel Levinas. Par ses approches historiques, politiques et théoriques, l'ouvrage dresse un portrait convaincant du changement de paradigme social que permet d'opérer le *care*, et des raisons de son actualité flagrante.



Par ses approches historiques, politiques et théoriques, l'ouvrage dresse un portrait convaincant du changement de paradigme social.

Impression d'un livre « à la demande »

INFOCAPSULE

On en parle depuis si longtemps que je me demandais si un jour cette innovation qui consiste à imprimer un livre à n'importe quelle quantité allait débloquer. On se souvient peut-être que j'ai écrit sur cette innovation de Xerox dès les années 1990. J'en ai même fait l'objet d'un éditorial récemment dans mon éditorial du no 155 (Automne 2014). À l'évidence la Espresso Book Machine a connu démarrage lent sinon cafouilleux.

C'est pourtant une excellente idée. Le communiqué de *ledevoir.com* ne précise pas le nom de l'imprimante, mais les chances que ce soit l'Espresso sont grandes. C'est SoBook qui s'est joint à Marquis Imprimeur pour mettre sur pied ce service tout à fait justifié. On donne l'exemple de l'éditeur L'Harmattan, maison d'édition parisienne – qui fonctionne selon un principe de participation de l'auteur à la production des livres – qui a décidé d'emboîter le pas au Québec. Plutôt que d'envoyer des stocks de livres depuis la France qui dormiront dans les entrepôts, L'Harmattan a décidé de transmettre les commandes à l'imprimeur Marquis lequel alimente son distributeur au Québec selon les besoins. Et Serge Loubier, président de Marquis, de commenter : « Je fais pour lui pas loin de 300 commandes par semaine. Ça peut vouloir dire que, dans le même mois, je lui imprime quatre fois le même livre, un exemplaire à la fois. Un livre coûte entre 1,50 \$ à 3,00 \$ selon la qualité du papier. En impression à la demande, le coût double ». Cela peut paraître exorbitant, mais il n'en est rien. Il suffit de penser au temps économisé, au coût du transport, à l'entreposage, au pilonnage obligé. Étrange qu'une invention aussi utile ait mis tant de temps à s'implanter... A.V.